

Ewa Bérard

Viatcheslav Ivanov et Ernst R. Curtius : philosophie de la culture et du nihilisme.

V. Ivanov, M. Gerschenson, « Correspondance d'un
coin à l'autre », Moscou, 1921 et sa réception en
Allemagne 1926-1932

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Ewa Bérard, « Viatcheslav Ivanov et Ernst R. Curtius : philosophie de la culture et du nihilisme. », *Revue germanique internationale* [En ligne], 10 | 1998, mis en ligne le 26 septembre 2011, consulté le 11 octobre 2012.
URL : <http://rgi.revues.org/697> ; DOI : 10.4000/rgi.697

Éditeur : CNRS Éditions
<http://rgi.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rgi.revues.org/697>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

*Viatcheslav Ivanov et Ernst R. Curtius :
philosophie de la culture et du nihilisme.*

V. Ivanov, M. Gerschenson,
« *Correspondance d'un coin à l'autre* »,
Moscou, 1921
et sa réception en Allemagne 1926-1932

EWA BÉRARD

Es gibt ein Zusammengehen ohne Zusammenkommen. Es gibt Zusammenwirken ohne Zusammenleben. Es gibt eine Einung der Gebete ohne Einung der Beter...

Die Kreatur, n° 1, 1926¹.

Il sera question ici d'une « rencontre » intellectuelle entre la pensée russe et la pensée allemande, rencontre imprévue, entachée de malentendus et néanmoins particulièrement intense. Elle se déroule entre deux penseurs : Viatcheslav Ivanov et Ernst Robert Curtius et elle met en jeu deux textes. A l'origine, le texte russe, la *Correspondance d'un coin à l'autre*, publié en 1922 et signé par deux auteurs : Viatcheslav Ivanov et Mikhaïl Gerschenson². Le texte allemand, d'Ernst Robert Curtius, *Deutscher Geist in Gefahr*, a été écrit onze ans plus tard et il reconnaîtra envers le premier une grande dette intellectuelle³. Tiré en deux éditions, en 1932 et 1933, *Deutscher Geist in Gefahr* ne sera jamais traduit en France et sa réédition en Allemagne, prévue en 1949, n'aura finalement pas lieu.

Qui sont les auteurs de la *Correspondance d'un coin à l'autre* ?

Viatcheslav Ivanov est né à Moscou en 1866. Après avoir fait de brillantes études en langues classiques, il part pour Berlin où il étudia cinq ans

1. M. Wachtel (hrsg.), *Vjaceslav Ivanov. Dichtung und Briefwechsel aus dem Deutschsprachigen Nachlaß*, Mainz, 1995, p. 29.

2. V. Ivanov, M. Gerschenson, *Correspondance d'un coin à l'autre*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1979, préface par O. Deschartes ; cf. aussi V. Ivanov, M. Gerschenson, *Perepiska iz dvou uglov*, Moskva, Alikos, 1922.

3. E. R. Curtius, *Deutscher Geist in Gefahr*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlage Anstalt, 1932.
Revue germanique internationale, 10/1998, 201 à 213

avec Theodor Mommsen, puis à Rome, pour préparer une thèse en archéologie. Il abandonna cependant la carrière universitaire pour l'écriture. Ses voyages d'études l'amènèrent à Rome, à Paris, en Angleterre, en Grèce, en Palestine et en Égypte. Il étudia Nietzsche et Vladimir Soloviev, écrit des essais, notamment sur le culte de Dionysos. La Révolution de 1905 hâta son retour. À Pétersbourg où il s'installe, il est immédiatement reconnu comme le chef de file du courant symboliste, comme son principal théoricien et son « maître » charismatique. Son appartement, situé dans un immeuble à tourelle, la « Tour », comme l'on appellera, est le passage obligé de l'élite philosophique et artistique.

Mikhaïl Gerschenson, de trois ans son cadet, fit ses études à Berlin, à Rome et à Moscou mais, juif, il dut renoncer à concourir pour la chaire d'histoire de l'Université de Moscou. Historien de la pensée russe du XIX^e siècle, Gerschenson fut aussi, en 1911, l'un des auteurs du célèbre recueil *Les Jalons (Vekhi)* promis à causer beaucoup de remous : c'est en effet la première fois depuis qu'existe en Russie un mouvement démocratique révolutionnaire que fut mis en question l'*ethos* dissident de l'intelligentsia russe, ce « sel du sel » de la nation, accusée par ces « nouveaux penseurs » de s'être éloignée de l'État, de la société et de Dieu.

Quelques mots sur le lieu et le temps de la *Correspondance* : épuisés par trois ans de guerre civile, Ivanov et Gerschenson réussirent, chacun de son côté, à obtenir un séjour de six semaines dans une maison de repos des « travailleurs de la science et des lettres » aux environs de Moscou. Logés dans la même chambre, absorbés par leurs travaux – Ivanov est en train de traduire *L'Enfer* de Dante –, ils s'entretiennent par écrit de Dieu d'abord, puis de ce que sont la culture, ses richesses et son fardeau, sa nature et son héritage. On est loin de la « montagne magique » et Ivanov, naguère « Viatcheslav le Magnifique » (comme l'appelait Léon Chestov) qui trônait dans sa « tour » pétersbourgeoise, ironise sur ces philosophes que la révolution a fait échouer dans un sanatorium public où ils s'entretiennent de la santé. Boutade mise à part, l'extrême importance de leur débat ne leur échappe pas. « Le bruit et la fureur » de l'époque ne suscitent guère chez nos auteurs de cris guerriers, mais la conscience de la crise est au fond de chaque missive. Encore sur un ton ironique, en se demandant s'ils ne feraient pas mieux de regagner leurs coins respectifs et de se taire, Ivanov évoque la présence invisible de « "la majorité compacte" » (le mot est d'Ibsen) des assemblées et des meetings de notre temps ». Car, remarque-t-il, si d'aventure cette « majorité compacte » les avait entendus, elle les aurait déjà traités, l'un – Ivanov – de mystique, et l'autre – Gerschenson – d'« utopiste anarchiste » et « nihiliste »¹. Or en 1921, être étiqueté de la sorte ne passait pas sans conséquences.

Ce court texte marque une date dans l'histoire culturelle russe. Son importance tient au fait qu'il est en quelque sorte le point d'orgue de toute

1. V. Ivanov, M. Gerschenson, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 76.

une époque – une époque qui s'intitula elle-même l'*Age d'argent* à partir de la conscience qu'elle avait de sa contribution extraordinaire dans les arts, la littérature et la philosophie. Né d'un violent rejet du positivisme matérialiste et populiste qui avait régenté les esprits pendant plus d'un demi-siècle, l'*Age d'argent* entreprit la tâche de repenser, systématiser et synthétiser les acquis de divers domaines de la culture russe (c'est à la fin du siècle, 1894, que fut écrite la première histoire de la peinture russe du XIX^e siècle par Alexandre Benois¹, futur bras droit de Diaghilev dans le *Monde des arts*). Ainsi la formidable poussée moderniste du tournant du siècle fut d'emblée placée sous le signe du passé : d'une quête de l'unité et du transcendant, de la reconquête des territoires occultés, notamment du néo-classicisme du XVIII^e siècle, (qui est, en Russie, le symbole de l'Europe), d'un retour inspiré aux sources. Dans les arts et l'architecture, les courants novateurs prirent le nom de « rétrospectivistes » ; dans les lettres et la philosophie, les symbolistes s'emparaient de la modernité sous la bannière de l'anamnèse et des mythes... Ce fut comme un élan vital dirigé vers le passé, l'avenir prenant de plus en plus les contours de l'apocalypse.

Or, en anticipant, rapellons qu'Ernst R. Curtius sera lié, dans les années vingt et trente, aux cercles d'une nébuleuse qui par la plume de T. S. Eliot et d'Ortega y Gasset prônera elle aussi le retour aux normes et aux valeurs du classicisme, à sa rigueur de la forme et de la raison, aux sources antiques de l'humanisme et à une vision globale de la civilisation occidentale. Entre ces néo-classicistes des années trente et l'*Age d'argent* russe il n'y aura pas de passerelles directes. Mais l'œuvre d'Ivanov étant la quintessence de ce dernier, il n'est pas étonnant qu'en découvrant la *Correspondance d'un coin à l'autre* en 1931 Curtius se sentira d'emblée dans son propre élément intellectuel.

Quelles sont les thèses des deux protagonistes russes de la *Correspondance* ?

Dans sa dernière lettre, Ivanov résume ainsi leurs positions respectives à l'égard de la culture : « Il vous semble, écrit-il à Gerschenson, que l'oubli libère et vivifie, et que la mémoire asservit et tue ; et moi, j'affirme que c'est la mémoire qui libère, et que c'est l'oubli qui asservit et qui tue. Je parle du chemin qui mène vers les cimes, et vous me dites que les ailes de l'esprit sont devenues pesantes et ne savent plus voler. Vous dites : “partons !” et moi je réponds : “Il n'y a nulle part où aller... le fait de se déplacer sur une même surface ne changera rien ni au caractère de cette surface ni à la nature du corps qui se déplace...” »²

Le mot clef de la pensée d'Ivanov est en effet la Mémoire : « La culture est le culte des disparus et la mémoire éternelle est l'âme de la vie. » Pour Mikhaïl Gerschenson l'héritage culturel n'est en revanche qu'un poids mort. Il « suffoque » entre les murailles de dogmes et de systèmes

1. Mutter, *Geschichte der Malerei im XIX Jahrhundert*, 1893.

2. V. Ivanov, M. Gerschenson, *op. cit.*, p. 77.

érigés par la raison abstraite, il « étouffe » séparé de l' « existence réelle ». Dans ses premières lettres, Ivanov opposait l' « absolu » de la foi à une culture dépourvue d'immanence. Mais face à la vision nihiliste de Gerschenson qui ne voit dans la culture qu'un « champ d'ossements et de ruines », Ivanov attribue à celle-ci « quelque chose de vraiment sacré » : « Elle n'est pas seulement le souvenir de l'aspect extérieur, du visage terrestre des aïeux... elle représente aussi les initiations qui lui furent imparties, un souvenir vivant, éternel... Dans cette acception la culture n'est pas seulement monumentale, elle est aussi initiatrice selon l'esprit. Car la mémoire... fait participer ses véritables serviteurs aux initiations des aïeux et, ressuscitant en eux ces initiations, leur communique une force d'initiative, celle de nouveaux commencements et de nouvelles audaces. »¹ Initiation et initiative : deux autres notions fondamentales d'Ivanov que l'on retrouvera sous la plume de Curtius.

La réponse de Gerschenson ? Les « initiations » des aïeux se sont transformées depuis longtemps « en valeurs tyranniques qui séduisent et terrifient et qui contraignent l'individu à une obéissance muette, voire consentante »². Une fois tombées sous l'emprise des masses et du pouvoir, les valeurs authentiques se muent en « valeurs-fétiches », « valeurs-vampires », en « idoles » telles que « Art », « Religion », voire « Culture ». La guerre qui vient de s'achever en est la preuve : n'étaient-ce justement les valeurs abstraites qui ont demandé ce « sacrifice » à l'Europe ? La culture contemporaine ne serait-elle pas le résultat d'une erreur du développement, une excroissance fatale devenue contre-productive ? Ainsi en appelle-t-il à une « autre culture », faite de créativité spontanée, inspirée par la quête de la « terre promise » de la fraîcheur originelle. Historien de la « Jeune Russie » du XIX^e siècle, Gerschenson réitère fidèlement la thèse fondamentale de l'hégélianisme russe, à savoir « qu'envisagée dans toute son étendue, l'histoire est raisonnable », mais il insiste sur la spontanéité du projet individuel, incapable de déchiffrer d'avance le véritable dessein de l'Histoire, et il reprend l'idée de Wundt sur l' « hétérogénéité des buts », autrement dit l'idée d'une histoire plurielle.

Ivanov clôt le débat : la position de son ami n'est qu'une lâche fuite devant le seul effort digne de l'homme, à savoir reprendre et renouveler les legs des aïeux... *Stirb und werde !*, répète-t-il après Goethe, « meurt et ressuscite ! », sous peine de vivre en « morne convive sur la terre sombre ». Dans le « rousseauisme » de Gerschenson, Ivanov décèle l'influence de Léon Tolstoï, ce propagateur le plus puissant et le plus nocif du refus de la culture en Russie. Car si la « décadence » est la « mémoire pétrifiée... incapable de nous faire participer aux initiations des aïeux et de nous inspirer des initiatives vitales », le « rousseauisme », le désir de « devenir simple », c'est la fuite et l'oubli. Mais « la liberté volée par le truchement de l'oubli

1. *Ibid.*, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 60.

est vaine », car l'oubli n'est que le « signe de lassitude, (...) de retour vers un état de croupissement »¹.

C'est donc le texte qui a frappé si vivement l'esprit d'Ernst Curtius en 1931.

Comment est-il parvenu à sa connaissance ? Voici quelques repères pour situer le rayonnement international de la *Correspondance*.

En 1924, Viatcheslav Ivanov réussit à obtenir l'autorisation de partir en mission scientifique en Italie. Il ne reviendra plus jamais en Russie, vivant jusqu'à sa mort en 1949 en Italie, où il enseignait les langues et littératures étrangères à l'Université de Pavie. En 1926, il se convertit, à Rome, au catholicisme. Mikhaïl Gerschenson est mort à Moscou en 1925. Leur *Correspondance* parut en Russie en 1921, dans une maison d'édition privée, puis elle fut rééditée, à leur insu, par une maison d'édition de l'émigration à Berlin, en 1922.

Sa carrière européenne commence en 1926, avec sa traduction en allemand dans *Die Kreatur*, revue appelée à devenir un lieu de rencontre des trois religions : juive, catholique et protestante. L'initiative de cette publication revient à Martin Buber, l'un de ses trois rédacteurs. Annonçant à Ivanov, installé à Rome, la parution prochaine du *Briefwechsel aus zwei Zimmerwinkeln* (prévue initialement pour le premier numéro de *Die Kreatur*), Buber écrit : « Votre *Correspondance* est certainement un document de notre temps de première importance et je pense qu'il serait souhaitable de la voir publiée en livre. J'ai déjà parlé dans ce sens avec la maison d'édition. »²

En 1931 vit le jour la traduction française de la *Correspondance* : elle fut publiée par Charles du Bos dans la revue *Vigil*. Du Bos la présentait comme un texte qui traduisait « l'opposition contemporaine fondamentale, celle qui marque la ligne de partage des eaux, entre le salut du *thesaurus* et la hantise de la *tabula rasa* »³. C'est ainsi que, par l'intermédiaire du *Vigil*, Ernst Robert Curtius prit sa connaissance.

Né en Alsace en 1884, Curtius s'impose, dès la fin de la guerre, qu'il a faite dans les tranchées, comme le principal romaniste allemand. Tout au long des années vingt, il se consacrera à forger la compréhension entre la France et l'Allemagne et à la « restauration » de l'esprit européen, convaincu qu'il était que l'entente entre les deux pays devait procéder, comme il l'écrivit à Gide, d'une conviction européenne cosmopolite (non pas internationaliste), fondée sur un sentiment national (non pas nationaliste) spontané et intact⁴.

Au début des années trente, ce grand ambassadeur de la réconciliation franco-allemande se dit ouvertement pessimiste. Déçu par « l'apathie » et

1. *Ibid.*, p. 79.

2. M. Wachtel, *op. cit.*, p. 33.

3. V. Ivanov, M. Gerschenson, *op. cit.*, p. 85.

4. H. et J. Dieckenmann (éd.), *Deutsch-Französische Gespräche 1920-1950 : La Correspondance de Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles du Bos et Valéry Larbaud*, Frankfurt am Main, 1980, p. 30.

le manque « d'imagination » de la France, effrayé par l'évolution de son propre pays, il prépare une « défense de l'Occident », ouvrage qui « mettra en cause le nationalisme allemand »¹. Ce sera *Deutscher Geist in Gefahr*. C'est au cours de ce travail que Curtius fait la lecture de la *Correspondance d'un coin à l'autre*. Il en rend compte à Du Bos en ces termes : « Si par hasard vous avez lu mon article dans la *Nouvelle Revue française*, vous comprendrez l'intérêt passionné avec lequel je viens de lire la *Correspondance d'un coin à l'autre*. Elle m'a causé cette émotion si particulière qui naît chaque fois que l'esprit est concentré sur une question et que le "hasard" lui apporte un document ayant trait à la même question ou à la même idée ou à la même figure. Il se produit alors une allégresse de *rencontre*, une plénitude d'illumination. »² Dans une lettre suivante, datée du 5 janvier 1932, il précise : « Les idées d'Ivanov m'ont fourni le chaînon manquant dont j'avais besoin pour développer ma propre pensée. »³ Citons encore une lettre de Curtius à Ivanov de 1932 qui confirme la profonde impression produite par le penseur russe : « Votre conversation avec Gerschenson est devenue pour moi beaucoup plus qu'un point de cristallisation de mes pensées ; elle s'est ancrée au centre de mes certitudes. Votre dialogue m'est parvenu comme une réponse définitive (...) que j'attendais sans le savoir. Je vous dois une initiation au plein sens du mot. Il y a peu de gens à qui on écrit de tels mots. »⁴

L'importance de cette « rencontre » pour le penseur allemand en ces années de crise est donc énorme et attestée. Curtius écrira d'ailleurs dans son livre en présentant longuement les thèses de la *Correspondance d'un coin à l'autre* : « Cet échange de lettres sur la philosophie de l'histoire est le plus important de tout ce qu'on a écrit sur l'humanisme depuis Nietzsche. »⁵

Comment interpréter ce soudain intérêt et cet inespéré échange ? Quelle y était la part de fondamental, des convictions profondes concernant la philosophie de la culture, et quel fut le rôle du contingent, de la préoccupation du moment ? Car, soulignons-le, Ernst Curtius était peu préparé à cette « rencontre illuminée » : il n'avait aucune connivence avec la pensée russe et rien que de l'hostilité envers les « hordes asiato-bolcheviques ».

Comme son titre l'indique, *Deutscher Geist in Gefahr* a été écrit dans la conviction d'une crise majeure de la *culture* allemande.

L'introduction en donne le ton : 32 est une année charnière, écrit Curtius, année décisive. Cela fait quatorze ans que l'Allemagne essaye par tous les moyens de se sortir de la défaite, mais elle échoue tragiquement : « Partout le même tableau – un champ de ruines. »⁶ « Nous vivons dans une

1. J. Bem, A. Guyaux (éd.), *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 377.

2. H. et J. Dieckenmann (éd.), *op. cit.*, p. 314, lettre du 23 décembre 1931 ; cf. E. R. Curtius, « Abandon de la culture », *La Nouvelle Revue française*, décembre 1931.

3. H. et J. Dieckenmann (éd.), *op. cit.*, p. 318.

4. M. Wachtel, *op. cit.*, p. 55, lettre du 26 février 1932.

5. E. R. Curtius, *op. cit.*, p. 116.

6. E. R. Curtius, *op. cit.*, p. 9.

nuit sombre », etc. Le chercheur allemand Dirk Hoeges attire l'attention sur la date symbolique du 18 janvier inscrite par Curtius au bas de son essai : elle correspond à l'anniversaire de la fondation du Reich et à celui du début de la conférence de Versailles qui en a sonné le glas¹.

Certes, la conscience d'une crise profonde qui ronge la culture européenne est déjà ancienne. Jamais pourtant, écrit Curtius, le vacarme des *Sprechchöre und Stossstrups* n'était aussi assourdissant, jamais les ennemis de la culture, ceux qui cherchent à faire basculer l'Allemagne dans le chaos révolutionnaire, et notamment les nationalistes et les socialistes, n'avaient été aussi actifs.

La culture allemande sombre. Les masses – l'« ouvrier allemand » – n'en ont ni le besoin ni la capacité de l'assimiler. Mais ce qui est le plus dramatique c'est que les attaques contre la culture et contre l'esprit viennent de ceux mêmes qui en sont les créateurs et porteurs, du cercle étroit de la *bürgerliche Intelligenz*. Ainsi, le *Bildungsabbau* se double de *Kulturhass*. Parmi les socialistes, un Alfred Döblin se vante de n'avoir jamais lu Balzac tandis que les nationalistes mettent en garde devant les méfaits de l'esprit sur la force de la volonté. Dans les cercles académiques, le *Kulturhass* prend le déguisement de la « science oppositionnelle », tel le « sociologisme » de Karl Mannheim, mais il trouve également des adeptes dans la presse nationaliste, telle la revue *Die Tat*.

L'urgence allemande sera donc pour Curtius la première raison pour lire attentivement *La Correspondance d'un coin à l'autre*. Entre la Russie du lendemain du coup d'État bolchevique et l'Allemagne la veille d'une révolution, la situation est semblable : *aus der Bedrängnis*, « dans l'urgence »².

À vrai dire, le ton du dialogue russe n'est pas tout à fait le même que celui du pamphlet de Curtius ; il semble se dérouler, nous l'avons dit, loin du « bruit et de la fureur » de l'époque. Mais lu en 1931, il acquiert une autre résonance. Le naufrage de la culture en Union soviétique et la responsabilité des communistes ne font plus de doute pour quelqu'un comme Curtius. Il écrit : la menace que font peser nos nationalistes sur l'esprit serait déjà, dans les conditions normales, un signe annonciateur de la barbarie. « Mais à l'heure où se scelle le destin de l'Europe, la barbarie n'est que le prologue au bolchevisme. »³

Mais ce n'est pas seulement l'analogie de situation « dans l'urgence » qui attire l'attention de Curtius. Somme toute, il n'est pas le seul à la dénoncer. Plus que ça : il est convaincu que la majeure partie des Allemands de 1931 ne manquerait pas de prendre le parti de Gerschenson, cet ennemi de la culture. Ce qui le frappe, à l'inverse, c'est la fermeté de la foi d'Ivanov, son courage dans la défense de l'esprit, sa conviction quant à la

1. D. Hoeges, *Emphatischer Humanismus*, in Wolf-Dieter Lange (hrsg.), « *In Ihnen begegnet sich das Abendland* ». *Bonner Vorträge zur Erinnerung an Ernst Robert Curtius*, Bonn, Bouvier, 1990, p. 51.

2. E. R. Curtius, *op. cit.*, p. 118.

3. *Ibid.*, p. 50.

continuité indestructible de la culture. C'est dans ce même esprit qu'il conçoit son pamphlet et sa lutte pour le « nouvel humanisme » (c'est son terme); il repousse avec mépris les visions apocalyptiques de Spengler : « Combien de fois notre humanité européenne n'a-t-elle pas déjà annoncé qu'arrivait l'heure du déclin... » Le « chaînon manquant » qu'il a trouvé dans la *Correspondance d'un coin à l'autre* c'est précisément cet espoir, ce courage de l'avenir : « Si une telle apologie de l'humanisme a été possible dans une Russie bolcheviste, elle ne devrait pas être impossible dans l'Allemagne d'aujourd'hui. »¹

C'est donc dans cette « apologie de l'humanisme » d'Ivanov que Curtius puisera le plus largement, non sans reconnaître généreusement sa dette : tout le chapitre final du *Deutscher Geist in Gefahr*, intitulé « Humanismus als Initiative », est placé sous le signe d'Ivanov et de sa catégorie de l'« initiation ». Car Curtius a bien compris le pathos transcendant de cette pensée mais aussi la portée qu'il pouvait avoir dans le contexte des années trente : « On peut vivre pour une idée, pour un Dieu on peut mourir, mais on ne peut vivre ni mourir pour la culture. »² Mais tout en admettant que cette notion d'initiative doit sa force, chez Ivanov, à l'influence du Byzance et du « Christ russe », qu'elle traduit, dans sa transcendance, « l'idée antique de mystères sacrés », il la relie, quant à lui, par un tour de passe-passe sémantique, à l'idée d'« initiative » qui relève, insiste-t-il, du « droit constitutionnel » et de la législation. Voici un glissement caractéristique d'une culture à l'autre, d'autant plus symptomatique que Ivanov a quitté l'Église orthodoxe en lui reprochant, notamment, sa soumission au pouvoir d'État.

Analogie du danger, convergence des voies du salut. Mais si la lecture du dialogue des penseurs russes a pu être si fertile, si inspiratrice pour Curtius, c'est qu'il a dû y trouver d'autres traces de parenté, d'autres signes d'une communauté de destin.

Cette parenté il a pu la trouver, semblerait-il, avant tout dans la spécificité des voies historiques de la Russie et de l'Allemagne par rapport à l'Europe occidentale.

Pour les penseurs russes, la notion de « culture » recouvre, en fait, celle de « culture européenne » tout court. Ainsi l'engagement passionné d'Ivanov pour sa cause, son esprit helléniste, sont en soi, sans qu'il ait eu besoin de le préciser, des signes distinctifs de l'« occidentalisme ». La preuve *a contrario* est fournie par Gerschenson qui avoue dans la *Correspondance* – et ceci est aussi une tradition russe – avoir une « double vie » : « Initié dès mon enfance à la culture européenne, j'ai profondément absorbé son esprit. »³ La culture européenne, c'est sa vie diurne. Dans les tréfonds de sa conscience, avoue-t-il, il vit tout autrement. Le dédoublement culturel le condamne à vivre dans son pays tel un étranger – acclimaté, mais ressen-

1. *Ibid.*, p. 119.

2. *Ibid.*, p. 119.

3. V. Ivanov, M. Gerschenson, *op. cit.*, p. 82.

tant toujours son aliénation et la nostalgie de la contrée natale : primitive, certes, mais authentique.

Avec cette lecture, une seule pensée pouvait venir à l'esprit de Curtius : détachée de l'Europe, la Russie était réduite à ses « fleurs et à ses champs », comme le voudrait Gerschenson. La Russie de la culture ne pouvait être qu'europpéenne. L'analogie avec l'Allemagne est évidente : pour Curtius, le principal tort des courants nationalistes est de récuser dans l'idée même de culture toute trace de l'influence étrangère. Ce sont de « faux » nationalistes, écrit-il, car ce rejet de la tradition occidentale commune les condamne à desservir la cause de la nation allemande et à affaiblir ses liens naturels avec l'Europe. Détachée de l'Europe et de son noyau méditerranéen, l'Allemagne ne peut que devenir prussienne, voire nordique et pro-slave.

Corollaire de cette double spécificité – russe et allemande – par rapport à l'Europe occidentale est le statut de l'intelligentsia dans les deux pays et sa responsabilité dans la crise amenée par le *Kulturhass*. C'est là d'ailleurs, me semble-t-il, que réside le plus grand malentendu de ce « transfert ». Car si le concept historique et sociologique d'intelligentsia est en effet central dans la culture allemande et russe, son articulation avec la notion de « nihilisme culturel » s'établit de façon tout à fait différente.

Dans la *Correspondance*, Curtius a donc lu cette mise en cause formulée par Ivanov : « Malgré votre révolte contre l'intelligentsia – écrit-il en s'adressant à Gerschenson – vous êtes chair de sa chair, os de ses os... “Redevenir primitif !” c'est là le mot magique pour notre intelligentsia ; cette soif prouve à quel point elle est déracinée. Elle croit que “redevenir primitif”, cela veut dire avoir la sensation de ses racines, prendre racine. »¹

Une intelligentsia qu'on accuse d'être déracinée, de se complaire dans le primitivisme et de mépriser la culture – Curtius ne pouvait que prêter l'oreille à de telles critiques.

En ce qui concerne ses propres arguments, leur cheminement s'apparente parfois à celui de Nobert Elias (les deux intellectuels se rencontraient d'ailleurs dans le salon de Marianne Weber à Heidelberg). Telle sa thèse sur la faiblesse de l'intégration des modes de vie et des valeurs de l'élite aristocratique dans l'ensemble de la nation allemande, en opposition à la symbiose qui s'est opérée en France ou en Angleterre. Ainsi, dit-il, la culture a perdu en Allemagne cet aspect intemporel et universel qui lui était propre, pour prendre un sens sociologiquement et temporairement déterminé, incarné dans une mince couche de *bürgerliche Intelligenz*. Or c'est justement elle, indistinctement dans ses factions nationalistes et socialistes, qui fait, aujourd'hui, le travail de sape à l'intérieur de la culture et qui encourage le « nihilisme spirituel ». Les causes en sont doubles : politique-

1. *Ibid.*, p. 79.

ment, la faiblesse de la bourgeoisie qui abandonne ses positions l'une après l'autre ; et au niveau intellectuel, c'est le résultat du développement des sciences sociales à l'université allemande, résultat de l'emprise de l'historicisme et du « relativisme », qui ont vidé la culture de son sens transcendant. Le « sociologisme » de Karl Mannheim et la psychanalyse de Sigmund Freud en sont les deux principales tendances contemporaines.

Dans un pays comme dans l'autre, une intelligentsia qui a failli à sa mission. Qui en est coupable ?

Ce sera là le dernier aspect de la « particularité nationale » russe et allemande susceptible d'avoir capté l'attention de Curtius à la lecture de la *Correspondance*. Malheureusement là aussi il s'agit d'un malentendu.

Curtius n'est pas antisémite et l'antisémitisme des nationalistes allemands lui répugne comme autant de signes de la barbarie. Il n'en constate pas moins que toutes les sciences « relativistes » qui sont à la racine de la décomposition de la culture allemande ont pour chefs de file des juifs. Karl Mannheim ou Sigmund Freud par exemple. Quant à lui, il ne combat pas *das Judentum* mais la destruction. Il ne vise pas une race mais uniquement des « juifs en rupture de ban » – *die abgefallene Juden* – qui ont quitté la judéité sans pour autant rejoindre la chrétienté¹. La négation est la marque de leur esprit qui se manifeste sous forme de destruction et de cynisme. Or, si parmi les deux auteurs de la *Correspondance d'un coin à l'autre*, Viatcheslav Ivanov était celui qui incarnait parfaitement l'universalité d'un esprit formé par la culture européenne, Gerschenson fut un exemple non moins typique du « nihilisme culturel » juif. Sans entrer dans les détails, disons seulement qu'une telle idée était tout à fait étrangère à Ivanov.

Tenant compte des critiques que ces deux penseurs, Ivanov et Curtius, ont suscitées plus tard dans leurs pays respectifs, des reproches et des raileries qui se sont abattus sur leur « idéal transcendant » de la culture, il n'est pas sans intérêt de poser la question : lequel d'entre eux a été plus perspicace dans son diagnostic historique ?

Certainement pas Ivanov. La boutade de Gerschenson qui dénonçait chez son ami le « respect filial à l'égard de l'histoire », visait juste. Même le prolétariat dictatorial de la Russie des soviets se présentait à ses yeux en tant que l'agent de la transmission de l'héritage des aïeux. Il constatait bien la « transmutation des valeurs » entraînée par la révolution, mais il s'obstinait à y voir la confirmation de sa foi et la négation des thèses anarchistes de son ami Gerschenson. Ainsi lançait-il de son « coin » : « Vous êtes, me semble-t-il, parmi ceux qui se réjouissent de ce tremblement de terre (...) Pourtant ce n'est point sous votre signe qu'apparemment l'histoire se crée : elle veut avec obstination demeurer l'histoire, et inscrire une page nouvelle aux annales d'Égypte, c'est-à-dire de la culture. (...) Ce qu'on appelle "le prolétariat conscient" se tient entièrement

sur le terrain de la consolidation et de la transmission de la culture. »¹ Bien plus tard, dans ses *Mémoires*, Nadejda Mandelstam aura des mots cruels à l'encontre d'Ivanov : elle le montre, pitoyable, dérisoire, qui se plaint de l'hostilité des bolcheviks à son égard alors « qu'il a toujours été pour l'esprit communautaire »².

Dix ans plus tard, Ernst Curtius pouvait certainement y voir plus clair dans les desseins du xx^e siècle.

On ne saura toutefois conclure cette comparaison sans insister sur une profonde différence qui distingue la position de Curtius de celle d'Ivanov, tant face à l'histoire que face à leur destin individuel respectif.

Dans une Allemagne déchirée et vouée aux ennemis de l'esprit, Curtius n'a plus d'interlocuteur. Il n'y a plus, autour de lui, qu'une hydre hostile à mille bras. La situation d'Ivanov en 1921 n'est pas du tout la même. Ivanov a trouvé en Mikhaïl Gerschenson un interlocuteur non seulement à l'intérieur de sa chambre, mais encore à l'intérieur de sa culture. La raison en est, nous semble-t-il, que le « nihilisme culturel », cet ennemi commun de Curtius et d'Ivanov est, pour ce dernier, une composante constituante de la tradition russe. Gerschenson représente non seulement l'intelligentsia de 1921 mais encore toute une lignée de l'histoire de son pays.

En 1909, dans le sillage de la Révolution 1905, Viatcheslav Ivanov publia un essai intitulé *Sur l'idée russe* : « Nulle part dans l'histoire des peuples, nous ne verrons une couche dissidente [intelligentsia] aspirer si passionnément à se fondre dans les masses, un tel *taedium sui* de classe... Comment expliquer cette méfiance réellement barbare envers l'idée même de culture qui s'exprime jusque chez les géants de la culture russe ? Comment expliquer cette propension quasi suicidaire à noyer tout ce qu'il y a d'élevé et d'individuel dans une mer de simplicité populaire, même si cette distinction devait s'avérer un phare lumineux sur une mer de ténèbres ? »³ C'était surtout Léon Tolstoï, ce grand « rousseauiste » russe, qui était visé par ce cri désespéré. Mais Ivanov attaquera exactement en mêmes termes, on s'en souvient, son ami Gerschenson en 1921.

Or le « nihilisme » de Gerschenson ne provient pas uniquement ni même principalement de Tolstoï. Il remonte au plus original des penseurs russes de la première moitié du xix^e siècle, Piotr Tchadaev, tellement original que le tsar Nicolas I^{er} l'a déclaré insane et l'a placé en résidence surveillée. Mikhaïl Gerschenson fut l'éditeur des œuvres de Tchadaev et lui a consacré une longue étude en 1908.

Les idées développées par Tchadaev dans ses *Lettres philosophiques*, écrites en français, ont marqué plusieurs générations d'intellectuels russes.

1. V. Ivanov, M. Gerschenson, *op. cit.*, p. 69.

2. Cité par G. Nivat, Le symbolisme russe, in *Histoire de la littérature russe. Le xx^e siècle, L'Age d'argent*, Fayard, 1987, p. 109.

3. V. Ivanov, O russkoj idej, in *Rodnoe i vselenskoe (National et Universel)*, Moscou, 1994, p. 365. Cf. aussi : W. Iwanow, *Die russische Idee*, Tübingen, 1930.

Résumons-les en quelques mots : pour Tchadaev, la Russie n'a pas d'histoire, elle n'a que de l'espace géographique. Pierre le Grand a entraîné la Russie dans l'orbite de la civilisation européenne mais puisque la Russie n'a jamais eu, auparavant, de passé propre, « rien d'individuel sur quoi asseoir notre pensée », les mœurs occidentales, imposées par Pierre le Grand, ont été adoptées mais point assimilées. Depuis, sa culture est toute « d'importation et d'imitation » : « Regardez autour de vous. (...) On dirait que tout le monde est en voyage. (...) Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; dans nos villes, nous avons l'air de nomades. »¹

A quatre-vingt-dix ans de distance, on reconnaît dans ces paroles amères la confession de Gerschenson sur la « double vie » de Russe cultivé qui raisonne et agit selon les modèles européens mais qui se sent « étranger » dans son propre pays. Ainsi le « nihilisme » de Gerschenson n'était point et ne pouvait être, aux yeux d'Ivanov, le fruit du dévoilement d'une partie des intellectuels, et encore moins l'invention d'*abgefallener Jude*. Il était inhérent à la culture de son pays.

Et Ivanov alors, à quelle tradition russe se rattache-t-il ? Après avoir traité Gerschenson dans la *Correspondance* de « chair de la chair » de l'intelligentsia russe, le poète cerne sa propre différence : « Quant à moi, je ne le suis guère ; je suis en partie le fils de la terre russe, quoique exilé par elle – écrit-il à Moscou en 1921 –, en partie un étranger, un disciple de Sais où l'on oublie sa race et ses origines. »²

Il se voyait en disciple de Dostoïevski. Car c'est en effet à Fiodor Dostoïevski que revient d'avoir reformulé de façon radicalement « dialectique », pour ainsi dire, la tradition nihiliste issue de Tchadaev. Il dira, à propos de Pouchkine, que c'est justement parce que la poésie russe était toute d'influences et d'imitation que le poète a pu devenir l'incarnation du génie universel. Depuis Pouchkine, « le génie russe n'est rien d'autre que l'aspiration à l'universalité et à l'humanité »³.

C'est ce message de Dostoïevski, qu'Ivanov reprendra en exil. Il écrira en 1935 à un ami russe : « Selon Dostoïevski, le véritable homme russe est avant tout un “homme total” et c'est grâce à cette qualité qu'il est, en Europe, davantage un Européen que ne l'est un Français, un Anglais ou un Allemand. Un réfugié russe – poursuit Ivanov – qui veut être réellement fidèle au legs de l'âme russe et à sa cause, se doit avant tout de fuir le cloisonnement de l'émigration et vivre la vie commune des nations de l'Occident. »⁴ A l'âge de 70 ans, Ivanov réussit ainsi à concilier les deux messages de la culture russe : le déracinement et l'esprit universel.

1. P. Tchadaïef, *Œuvres choisies*, Paris-Leipzig, 1862, p. 16.

2. V. Ivanov, M. Gerschenson, *op. cit.*, p. 79.

3. F. Dostoïevski, *Polnoe sobranie sočinenij*, Moscou, 1984, vol. 26, p. 147.

4. M. Wachtel, *op. cit.*, p. 18.

En guise de conclusion, signalons seulement les destins respectifs des deux penseurs :

Viatcheslav Ivanov, que la vision transcendante de la culture a rendu aveugle à la réalité du bolchevisme en 1921, refusera en 1934 la chaire d'études slaves qui lui sera proposée à l'Université de Florence à condition de rejoindre le parti fasciste.

Observateur lucide et éloquent des dangers allemands, Ernst R. Curtius prêterait serment à Hitler en 1934 et poursuivra son enseignement universitaire pendant toute la période nazie.

*CNRS-URA 1999
45, rue d'Ulm
75005 Paris*